



par **André Videau**

17, RUE BLEUE

Film français
de Chad Chenouga

► Quand le film débute, au cœur des années soixante, le fabuleux destin de Adda (Lysiane Meis), jeune femme d'origine algérienne, semble à son apogée. Son amant en titre, nommé Merlin, comme l'enchanteur (Marc Berman), lui fait visiter leur future demeure, laquelle officialisera un peu plus une liaison qui pose encore quelques problèmes. L'époque, on s'en doute, ne voyait pas d'un très bon œil les amours d'un patron de laboratoire pharmaceutique avec l'une de ses employées, maghrébine de surcroît et mère de deux enfants dont un seul, le cadet, est si l'on peut dire légitime. Mais les gages de la réussite (et du bonheur) sont là, presque tous tangibles : maison, bijoux, toilettes et cette DS 19 blanche, symbole de la panacée sociale que le couple exhibe... et bientôt un legs, en bonne et due forme, pour assurer l'avenir.

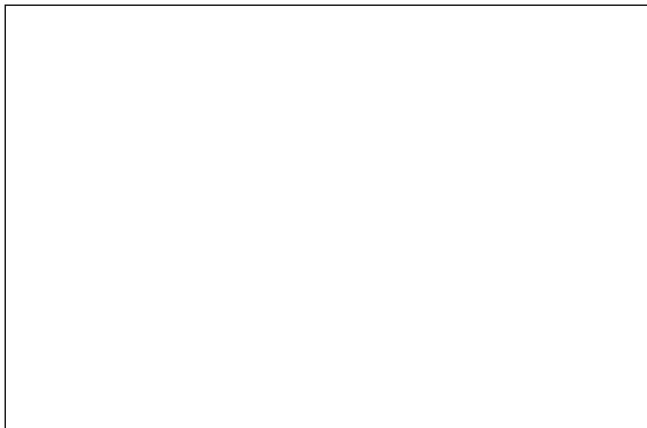
Adda a fait ce qu'il fallait pour en arriver là. Oubliée, la petite Arabe exilée pour cacher un enfant bâtard. Elle est une

jeune femme au vrai chic parisien, sans une pointe d'accent, insouciant, légère et moderne avec sa coiffure et ses robes de starlette genre Dany Saval ou Mylène Demongeot. Et puis brutalement, Merlin est terrassé par une crise cardiaque. Un mal foudroyant qui vient presque sanctionner une inconduite et met à bas tous les rêves encore en construction.

Après ce prologue digne d'un roman photo ou d'une romance désuète des sixties, c'est le fils aîné, Chad (Nassim Sakhoui puis Abdel Halis), qui va prendre la situation en main. Dans tous les sens du terme puisque, on l'aura compris, le personnage et le réalisateur sont une même personne. Le film se revendique comme une autobiographie à peine corrigée, au prisme des

émotions du créateur devenu adulte et de sa prise de distance et de liberté par rapport aux souvenirs.

Parce qu'elle refuse d'avoir été séduite et abandonnée, Adda va avoir recours à toutes les manœuvres, à tous les subterfuges pour détourner à son profit un héritage qui lui échappe. La "légitime" ayant beau jeu de faire valoir ses droits puisque le testament n'a été ni déposé, ni signé, qu'importe, elle fait un faux qui ne trompera personne. Les gros ennuis commencent. Alors Adda s'accroche à des chimères. À coup de médications de plus en plus abusives, elle fait remonter les fantômes et les fantasmes d'une jeunesse qu'elle avait voulu refouler. Un trésor est dans le mur mitoyen qu'il faut fracasser. Chad porte



de tournage limité à quelques jours, forcément insuffisants pour s'immerger dans un pays dont, de son propre aveu, Kiarostami n'avait aucune connaissance à part "les informations transmises par les médias". Dès l'arrivée incongrue de la petite équipe dans un hôtel quatre étoiles de Kampala au luxe obséquieux, le seul moyen de tourner handicaps et contraintes à son avantage était de se laisser porter par la spontanéité. Et d'abord de se laisser submerger et subjugué par la vague dansante, souriante, envahissante des enfants attirés par "l'événement" dans le champ des caméras. Retrouver cette spontanéité pour des constats plus dramatiques ou sordides ou réconfortants : de la pauvreté et de la saleté des rues au dénuement des hôpitaux, de la bonne volonté dépassée des structures à l'inépuisable dévouement et l'imperturbable bonne humeur des personnels soignants, parfois même des malades.



Voilà de quoi secouer la conscience des observateurs et, à partir de là, faire que le reportage, au départ très didactique, émouvante commande institutionnelle, devienne modestement (ou impérieusement ?) un "carnet de notes imagées". Le tout pour notre édification et, de façon plus imprévisible, pour notre plaisir. Car c'est la plus stupéfiante leçon du cinéaste. Il n'évacue pas, loin s'en faut, les douleurs d'un pays et leurs séquelles sur ses générations juvéniles, atteintes par le sida, le choléra, la malaria, la malnutrition, la famine, mais il les intègre aux forces de vie et tient à distance toute forme de désespérance. Habitué aux apitoiements culpabilisateurs, aux réquisitoires vindicatifs, aux lamentations, certains n'ont pas supporté. Quant au pur débat cinématographique, ajoutons que le film nous apporte aussi quelques fulgurances kiarostamiennes, comme ce moment où la nuit africaine la plus dense

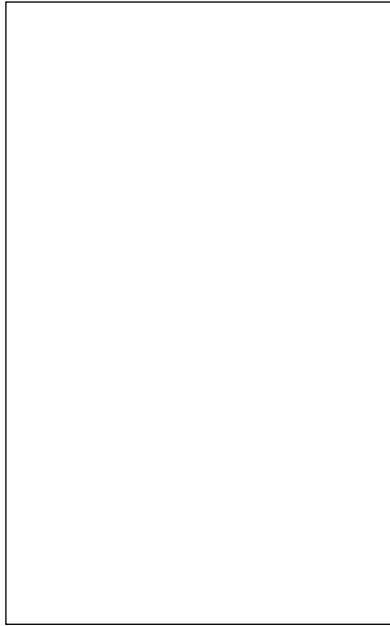
envahit durablement l'écran avant d'être zébrée par les éclairs. *

L'AUTRE MONDE

Film algérien

de Merzak Allouache

► Sur ce bord de la Méditerranée, où tous les feux de passions contrariées ne sont pas éteints, chacun se croit en capacité, dès lors qu'il s'agit de l'Algérie et de la situation chaotique qui y prévaut, de trancher de façon définitive. Tout le mal vient d'un pouvoir prévaricateur qui, depuis des décennies, a mis le pays en coupe réglée, détournant au profit exclusif de ses affidés une rente gazopétrolière qui aurait pu assurer un vrai décollage économique et un minimum vital à tous. Tout le mal vient de l'armée, des généraux et des colonels de l'ombre ou de la lumière qui depuis la guerre de libération trustent le patriotisme, et monopolisent ou manipulent les plus hautes sphères. Tout le mal vient des groupes intégristes (terroristes) qui ont tenté de colmater la fracture sociale en s'installant dans le vide politique et surtout en fanatisant les foules démunies pour satisfaire leur projet d'un islam intolérant et dévastateur. Tout le mal vient d'une classe politique sans consistance, versatile et "discoureuse", qui malgré ses gesticu-



lations a bien de la peine à se glisser dans les habits neufs de la démocratie. Chacun son truc. Ce pourrait être aussi la faute à pas de chance.

Bien sûr, ces affirmations sont fausses dès lors qu'on les profère de façon péremptoire et exclusive (c'est presque toujours le cas). Elles pourraient être vraies dès lors qu'on les relativise. Alors quand un cinéaste, sans doute le plus populaire d'Algérie, décide de se mouiller en allant contre tous les courants, beaucoup d'observateurs partisans restent surpris, désarçonnés, voire réprobateurs. Pourtant, on n'en attendait pas moins de l'auteur courageux de ces chroniques à vif de la vie quotidienne qu'ont été, en leur temps, des films comme *Omar Gattatou* (1976) ou *Bab el Oued City* (1993).

Yasmine (Marie Brahimi), jeune "beurette" ne parlant pas un mot d'arabe, arrive à Alger sans précautions ni appui. Elle est déterminée à obtenir des nouvelles de son fiancé Rachid (Nazim Boudjenah), disparu alors qu'il effectuait son service militaire. Quand il s'avère qu'il est probablement tombé dans une embuscade tendue par les maquis du GIA, elle n'a de cesse

de retrouver son itinéraire pour avoir les preuves de sa capture, de son évasion ou de sa mort. Elle n'est pas au bout de ses peines, qu'elle va multiplier par son inconscience du danger, à partir du moment où elle est convaincue que Rachid a survécu et qu'il est quelque part, privé de la liberté de se manifester.

La voilà à son tour prise en otage par les "rebelles", eux-mêmes cernés par "les forces de l'ordre". Quand elle réussit à s'enfuir, c'est avec à ses trousses le plus intransigeant de ses geôliers. Mais la rhétorique puritaine et exterminatrice de Hakim (Karim Bouaiche), soulignée par la nervosité de ses gestes et par son regard brûlant, ne va pas résister à la promiscuité qui s'installe avec sa captive, relayée par la gentillesse de Yasmine que dans son

incompétence sentimentale, il prend pour une offre de séduction. On pressent qu'en la sauvant, il se perd. Lui qui aurait pu être le héros d'un rachat salvateur est tragiquement renvoyé à sa folie meurtrière.

Toute la richesse du film est faite de ces contradictions et de ces ambiguïtés. Les frustrations sexuelles peuvent avoir des incidences historiques. Le rire et la plaisanterie ne sont pas absents des situations les plus dramatiques. Le cinéma peut tenir en respect les idéologies et dans un climat de guerre, le film n'hésite pas à nous offrir une séquence de "romanesque saharien", avec une surprenante Michèle Moretti en tenancière d'un bousbir-citadelle où le champagne et le sang couleront à flot. Que dire enfin du rôle à contre-emploi que joue l'armée éradicatrice en la personne d'un officier qui va payer de sa vie son courage et son réalisme (très humainement campé par Abdelkrim Bahloul). Très louable équité d'un réalisateur qui, durant le tournage, n'a suscité que la méfiance des militaires et seulement obtenu quelques armes, quelques uniformes, quelques "couvertures" épisodiques et qui a dû tourner à Paris le survol des maquis en hélicoptère.

Il va falloir s'y faire, bourré des contradictions de la vie, le cinéma algérien de Merzak

du film, devient assez vite presque subalterne. On ne verra pas la jeune désespérée en sur-sis. L'oppression du compte à rebours cède la place aux péripéties du voyage, de la frontière iranienne aux portes de Kandahar. Les rencontres et les collaborations indispensables pour que Nafas atteigne son but semblent même freiner dangereusement l'action. Elles compliquent les situations autant qu'elles aident à les résoudre. L'auteur prend grand soin de les traiter comme des personnages de fiction venant étayer son documentaire, qu'il s'agisse du jeune guide, fourbe et dévoué, malicieux et avide, ou encore de l'improbable Noir américain devenu charlatan pour rester un tant soit peu fidèle à ses toquades humanistes.

Le véritable fil conducteur reste bien entendu Nafas, menacée dans sa vie et dans sa mission et qui n'oublie jamais sa double "fonction." Sur son magnétophone, elle enregistre pour sa sœur des messages d'affection et d'espoir. Elle témoigne aussi de ses difficultés tout au long du trajet, construisant un sensationnel reportage : sur la partie sud du pays, entièrement aux mains des "étudiants en théologie"; sur les femmes grillagées derrière leur *burqa*, privées d'études, de soins, d'activités et châtiées à la moindre coquetterie. Sur les enfants interdits de

jeux, de musique, de sport et décervelés dès la *madrasa*. Sur tous les citoyens privés d'images et d'information. Sur un règne à coups d'interdits et de sanctions qui n'a aucunement remédié aux fléaux des années de guerre : les mines "anti-personnel" et leurs cohortes d'éclopés, les pénuries et leurs cohortes d'affamés réduits à la mendicité internationale ou au commerce, seul encore prospère, des armes et des narcotiques.

D'aucuns ont reproché à ce tableau implacable d'être traité justement comme... un tableau. Rien d'idyllique mais une beauté ineffable, toujours bien cadrée malgré les infamies. Mais n'est-ce pas ce pays grandiose et meurtri qui veut ça ? L'harmonie des tchadris des femmes est une exaltation encore licite de leur féminité et une protestation muette contre les outrages qui leur sont faits. La scène surréaliste du parachutage des prothèses est un moyen d'échapper au tragique qui frappe tant de handicapés, d'honorer malgré tout leur vivacité pour se tirer d'affaires face aux tracasseries des milices religieuses ou des secours humanitaires. Tant de beautés, même perverses, tant de séductions, même organisées, ne font-elles pas parti de la dénonciation et de la résistance ? Ne peut-on chercher à plaire pour mieux convaincre ?

✱

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

MARIAGE TARDIF

Film israélien

de Dover Kosashvili

► Cette comédie nonchalante et parfois, parfois seulement, désopilante et corrosive, nous vient, à la surprise générale, d'Israël. Un Israël qui aurait de faux airs de Sicile mâtinée de Babel méditerranéenne. D'entrée on est plongé dans l'atmosphère insolite, mélange d'exubérance et de conformisme obtus, de la colonie juive émigrée de Géorgie. Là on est prêt, dans les criaileries et les attachements démonstratifs, à écraser sous le poids des traditions toute velléité moderniste qui pourrait s'emparer comme une fièvre maligne des générations montantes.

Prenez par exemple Zaza (Lior Ashkenazi), solide gaillard de 32 ans, aux allures de tombeur et aux tenues vestimentaires hautes en couleurs. Il vit toujours chez ses parents, Yasha et Lili (Moni Moshonov et Lili Kosashvili), sans qu'apparemment le célibat et la soumission lui pèsent – on pense à *Tanguy*, le film d'Étienne Chatiliez qui fait actuellement le plein, mais il faut arrêter tout de suite la comparaison. Ici les parents sont accapareurs. Ce ne sont pas des "bobos" germanoprattins. Ils ne souhaitent pas être séparés coûte que coûte de leur brillant rejeton, mais seulement



lui "coller" une épouse de leur choix qui atteste de ses performances viriles et de ses qualités génétiques. Donc la priorité est d'organiser en grandes pompes un mariage sécurisant bien que tardif pour garder la haute main sur les faits et gestes d'un garçon qui, malgré les apparences, manque un peu de caractère.

La communauté est loin d'être désemparée face à ce type de situation. Il ne manque pas, dans la parentèle ou dans les relations, de marieuses professionnelles, épaulées de tireuses de cartes ou de jeteuses de sort, aptes à apporter leur concours et prêtes à fournir, fut-ce de façon expérimentale, des postulantes, de préférence vierges, riches et attrayantes. Il est étonnant de voir comment ces sociétés corsetées de conformismes n'excluent ni l'avidité financière, ni l'attirance sexuelle, nécessaires sans doute à une nombreuse progéniture et à son établissement.

Zaza n'aura que l'embarras du choix et, de rencontres sca-

breuses en promesses mirobolantes, on finira bien par secouer son apathie. Le cas échéant et avant de passer à des actes plus expéditifs, on pourra aussi avoir recours à quelques pratiques de sorcellerie remontée, du fond des âges et transbahutées des contrées les plus lointaines. L'originalité du film est de balancer entre les entreprises trépidantes du clan marieur et la résistance passive de l'éternel candidat au mariage, qui semble se complaire dans le halo confortable du fils attardé.

Et puis tout bascule quand on découvre que Zaza file le parfait bonheur, quoique dissimulé, avec Judith (Ronit Elkabetz), une jeune mère célibataire originaire du Maroc. Lui qu'on croyait si indécis et mollasson, s'efforce même d'être un fougueux amant, et un bon père adoptif pour la fillette. Le scandale est à son comble. Judith est forcément une femme divorcée. Peut-être même une Arabe ! Branle-bas de combat, irrésis-

tible par moments, odieux à d'autres et dont on ne vous révélera pas les conclusions. La comédie est faite pour corriger les mœurs, dit-on. Eu égard à la perpétuation de coutumes aussi fanatiques et à leurs conséquences,

Israël comme tant d'autres pays a besoin de faire encore beaucoup de comédies. *

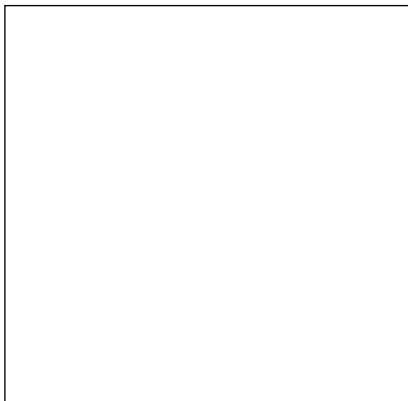
LES SIESTES GRENADINE

Film tunisien

de Mahmoud Ben Mahmoud

► Ce joli titre replace le film, de manière un peu ironique, dans la douceur apparente du "climat" tunisien. Il désigne le prolongement estival, appelé ailleurs arrière-saison ou été indien, qui parachève le mûrissement des fruits, notamment les grenades, et serait propice, dans une profusion de saveurs et de senteurs, à un regain de paresse et à une recrudescence de la sensualité. C'est cette période aux troubles séductions – dont il n'a pas mesuré les risques – que choisit Wahid Haydar (Hicham Rostom) pour rentrer sur ses terres, après un long séjour au Sénégal.

Il s'agit pour lui non seulement de se réapproprier un domaine un peu à l'abandon et qui suscite des convoitises, mais surtout d'aider sa fille Soufiya (Yasmine Bahri) à acquérir une personnalité plus conforme à ses origines paternelles, perturbée qu'elle est par l'absence de sa mère française et les tentatives, jusque-là sans succès, que celle-ci effectue pour la récupérer. D'autant qu'à ces tiraillements s'est ajoutée en

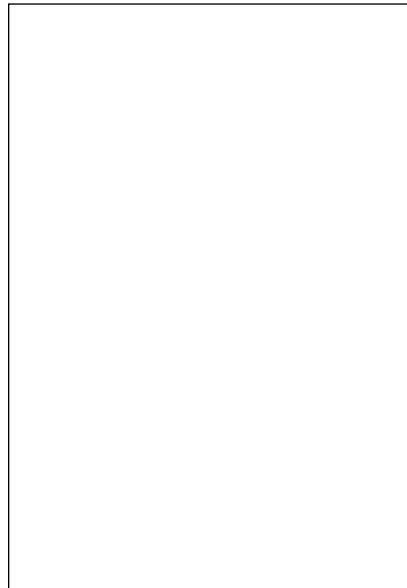


Afrique de l'Ouest une attirance pour des pratiques locales : port ostentatoire de costumes et d'amulettes, goût pour les rythmes musicaux et les séances de danses collectives qui peuvent tourner à la transe... Toutes attitudes qui désarçonnent et inquiètent un père qui pour affirmer sa stabilité sociale a besoin d'afficher, y compris dans la conduite de sa progéniture, un sage et respectable compromis entre l'Orient et l'Occident.

Le thème sans doute le plus intéressant, et pour ainsi dire inédit, d'un film par ailleurs assez foisonnant, va être celui des rapports entre l'Afrique noire et l'Afrique du Nord, blanche. Rapports étranges et ambigus dans les relations publiques, avec des références mal gommées de maîtres à esclaves (notamment à travers le personnage de Mabrouka, la petite bonne à tout faire, finement jouée par Lubna Azabal) et une sourde allergie populaire à tout métissage avec le Sud. Rapports clandestins dans l'espace privé avec la persistance et la propagation du *stambouli*, fait de rites originaires du Soudan, dont les pratiquants se retrouvent au fin fond des ruelles de la médina pour échapper à l'interdit et aux interventions musclées de la police. Par son itinéraire bifurqué et ses difficultés d'intégration, Soufiya

est, plus que d'autres, sensible à cette part sous-jacente de la culture nord-africaine que la plus grande partie de la population, élites musulmanes ou modernistes comme gens du peuple en quête de respectabilité, souhaite occulter. On devine les incidences de l'amputation d'une part de soi sur les comportements d'une société.

Mais ce film courageux à bien des égards ne se contente pas d'aborder ce sujet quasi tabou dans la Tunisie d'aujourd'hui. Bien d'autres maux contemporains sont dénoncés. De la condition d'inférieures faite aux femmes, à la corruption des citoyens évoluant dans les sphères du pouvoir et du négoce. Du désarroi des jeunes face à l'absence de perspectives – illustré par Chafik, le fiancé désigné (Nadir Fardi, très convaincant), fils à papa, militaire par sinécure et qui rêve d'émigrer vers l'Italie – à la mainmise du pouvoir sur les médias – Anissa, la maîtresse de Wahid, est une réalisatrice de télévision brimée dans sa liberté d'expression, quelles que soient ses velléités d'émancipation. Il arriva à Mahmoud Ben Mahmoud de regretter que le



cinéma tunisien se complaise à n'être que le miroir ornemental de sujets passéistes. Il a raison. Sa volonté d'aborder de front une actualité brûlante est aussi très louable. Même si la surabondance des thèmes le conduit parfois à une moindre pertinence. *

SILENCE, ON TOURNE !

Film égyptien
de Youssef Chahine

► Dans la verveur de ses 76 ans et pour son 37^e film, Chahine revient à ses premières amours : la comédie musicale égyptienne, matinée de fastes hollywoodiens (et, modernité oblige, de quelques effets spéciaux ébouriffants). Un genre délaissé tout au long de la trilogie (*L'émigré*, 1994, *Le destin*, 1997, *L'autre*, 1999), empreinte de gravité et de virulence, dans



laquelle il dénonçait, au présent et au passé, les travers de ce monde, en particulier dans sa composante moyen-orientale.

La recette est tellement éprouvée – les déboires sentimentaux d'une diva de la chanson arabe, entrecoupés de concerts, de séquences oniriques et de plans de tournage, pour laisser toute leur place à la musique et au rêve – qu'on pouvait en redouter l'usure. Ç'aurait été mal connaître le talent sans cesse inventif et bondissant de ce "miraculé" de la caméra (certaines scènes furent tournées entre deux hospitalisations). C'est de façon narquoise qu'il fait dire à l'un de ses meilleurs personnages, une grand-mère aristocrate et léniniste, "*qu'à partir de 70 ans, on peut dire et faire n'importe quoi*".

En réalité, il n'est pas prêt à renoncer à ses droits à l'insolence comme à la frivolité. Il dénonce les abus du pouvoir, les privilèges de l'argent et l'asservissement aux valeurs en toc avec le même entrain qu'il met à faire voler scooters des mers, parasols et chaises longues au-dessus de la plage d'Agami, ou à embraser le vénérable métro du Caire d'une contagieuse fièvre du samedi soir. Réserveant peut-être l'essentiel de ses élans à glorifier avec emphase l'âme égyptienne (les premières images du film sont une sorte de magnificat), l'amour (on ver-

sera même, au final, une larme sur les infortunes du gredin), et l'indomptable liberté des artistes.

Ce charivari ne fait pas un pli, ne prend pas une ride ; l'enchantement opère. Aux mains de ce fringant jeune homme, la caméra virevolte selon l'humeur qu'il transfère sur Ezz Eldine (Zaki Abdel Wahab), son *alter ego*, humeur souvent au beau fixe. Les musiques étourdissent, les sentiments piaffent et emportent bien au-delà d'une banale comédie. Malak, star adulée du music-hall, digne héritière de la grande Oum Khalsoum, connaît une mauvaise passe (la main décidément heureuse de Chahine a confié son premier rôle à Latifa, chanteuse tunisienne qui avec ses 11 millions de disques marche sur les traces de la Libanaise Fairouz et de l'Algérienne Warda). Non pas que la quarantaine ait sonné le glas de son succès : le public la vénère et les "artisans" de sa carrière, ses musiciens, son metteur en scène et surtout son scénariste-parolier Alphi (Ahmed Bedeir) l'adorent.

Mais son mari Abbas (Ahmed Mehrez), qui aspire à une vie moins agitée, vient de la quitter. Soudain la solitude lui pèse, malgré la présence à ses côtés de sa fille Paula (Rubi) et de sa mère, excentrique et fortunée (Magda El Khattib, irrésistible

douairière qui tire ses salves et sa révérence au moment opportun). Malak devient une proie facile pour un gigolo professionnel, Jean-Claude Lamei (Ahmed Wafik, bellâtre à la chevelure calamistrée, doté d'un simulacre d'accent français), dont les visées sont pourtant claires et les manœuvres grossières. Non content de postuler au sort enviable de prince consort, il brigue un rôle de partenaire sous les feux de la rampe malgré la médiocrité de ses prestations.

On s'en doute, au fil de l'intrigue, la muflerie sera découverte et tout rentrera dans l'ordre au cours d'une scène désopilante où ne manquera même pas le mariage des deux tourtereaux : Paula et son Nasser de fiancé (Mostapha Chaaban), fils du chauffeur de la maison mais bardé de diplômes et de théories sur la lutte des classes, autrement dit un contestataire à l'ancienne, progressiste et sans barbe, comme Chahine les aime. Tout le film est ainsi : plus qu'un exercice suranné sur des temps et des genres révolus avec des personnages de roman-photo, un plaidoyer vibrant, qui n'exclut pas les remontrances, pour la persistance d'une sorte "d'Arabie heureuse" malgré les travers du cher et vieux pays. ✱